

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCE.

—
CHAPITRE IX.

L'Évasion.

(Suite.)

Julien, qui se trouvait à côté de l'écolier berrichon, ayant levé la main pour l'arrêter, M. Aulois vit mal ce geste et crut que c'était son jeune compatriote qui avait brisé ses lunettes. Il alla au sortir de la classe se plaindre à M. le Supérieur. Caseneuve fut appréhendé au corps, en pleine récréation, par M. le Supérieur et deux domestiques et mis au cachot. Le cachot était au collège de X... une peine infamante, employée très-rarement et suivie presque toujours de l'expulsion.

Caseneuve passa toute la journée sous les verrous, mais lorsque le portier ouvrit le lendemain la porte de la prison, il fut fort étonné de trouver la cage vide. Son étonnement gagna le Supérieur, les Professeurs, les élèves, les domestiques, tout le collège. Chacun s'ingéniait à deviner comment Caseneuve avait pu briser ses fers.

Le Supérieur finit par savoir que le geôlier avait laissé pendant une demi-heure au moins la clef à la porte de la prison. Ce trait de lumière en amena un autre. A sept heures tous les élèves étaient au réfectoire pour le souper. Moi seul, atteint d'une féroce migraine, j'avais obtenu la permission de ne pas paraître au réfectoire et de me promener dans les cours. Evidemment, nul autre que moi n'avait pu ouvrir au prisonnier la porte de son cachot. C'était si facile : je n'avais qu'à donner un tour de clef ; c'était si naturel : n'étais-je pas le meilleur ami de Caseneuve ? Que ce coup eût été prémédité ou non, peu importait ; l'essentiel était de savoir qu'il avait été fait par moi. J'avais même donné cent francs au fugitif.

Je fus appelé dans le cabinet de M. le Supérieur. Ma culpabilité ne laissait pas de doute à cet homme aussi intelligent qu'honorable.

M. le Supérieur n'attendait, je crois, qu'un mot d'excuse pour me pardonner ; mais il me vit si convaincu de la justice de l'acte commis par moi, si prêt à recommencer en pareille occasion, qu'il estima que mon séjour dans la maison porterait une trop grave atteinte à la discipline. Il n'y a pas de révolutionnaires plus dangereux que les révolutionnaires sincères, de bonne foi et désintéressés.

Mme de Puyjoubert reçut une lettre dans laquelle on la pria de venir me chercher. Jugez du coup de foudre ! Deux hommes, à moi inconnus, vinrent me prendre ; ils avaient l'ordre, non pas de me ramener à Puyjoubert, mais de me conduire en Limousin, dans une terre appartenant à ma mère. Je devais être tenu là dans une prison presque aussi étroite que celle à laquelle j'avais arraché Julien Ca-

seneuve, jusqu'à ce que ma mère et un conseil de famille eussent décidé de mon sort.

—Soyez sage, monsieur, me dit un de mes gardiens autrement vous nous obligeriez à employer des moyens qui nous répugneraient.

Ceci était dit d'un ton tel qu'il était visible que ces moyens ne répugneraient pas du tout.

Je me le tins pour dit, j'avais trop peur qu'on me mît les menottes ou qu'on clouât les persiennes en bois de la calèche dans laquelle je voyageais. On avait fait cela pour certains prisonniers dont j'avais lu autrefois les aventures dans les *Évasions Célèbres*. D'ailleurs, j'étais trop abattu pour chercher à fuir. Combien il fallait que ma mère fût irritée contre moi pour ne m'avoir pas écrit un mot ! La lettre la plus remplie de reproches m'aurait moins peiné que ce silence. N'y avait-il pas des domestiques à Puyjoubert, sans m'envoyer deux hommes inconnus à mine patibulaire, et qui ne répondaient que par monosyllabes à mes questions lorsqu'ils jugeaient à propos d'y répondre ?

Après la douleur d'avoir chagriné ma mère, l'abbé Marchal, le docteur Desourteaux, Antoine, mes parents et mes amis, mon plus grand regret était d'avoir perdu pour longtemps l'espoir de visiter la mer en compagnie de Julien Caseneuve.

Que faisait ce cher et malheureux ami ? Où était-il ? Comment avait-il été reçu par son oncle ? Pourquoi ne m'avait-il pas écrit ? En avait-il été empêché ? Arrêtait-on les lettres écrites à mon adresse ? Autant de questions auxquelles je ne pouvais répondre.

Et dire que c'était ce misérable Louis Z... qui était cause de tout cela !

Cette dernière réflexion, on le devine, n'a pas été faite récemment ; elle n'est que la traduction des sentiments que j'éprouvai pendant mon trajet du collège de Saint-X... en Limousin et à l'âge de onze ans.

Non ! ce n'était pas Louis Z... qui était la cause de mes embarras ; c'étaient mon étourderie, mon caractère indisciplinable, ma fatale habitude d'agir sans réfléchir, sans prier le bon Dieu, et sans consulter les hommes sages.

CHAPITRE X.

Impressions de voyage.

Les chemins de fer n'existaient pas et les voitures publiques étaient rares à l'époque dont je parle. En ravanche il y avait, pour ceux qui pouvaient les payer, d'excellentes chaises de poste. J'étais venu en poste de Puyjoubert au collège de Saint-X... ; ce fut aussi en poste que je fis le trajet de Saint-X... au Limousin. Que ce voyage ressemblait peu au premier ! Une chose qui m'humilia beaucoup, ce fut l'affectation que mirent mes deux gardiens à me tenir à l'écart de tout.

Lorsque je voyageais en poste avec ma mère, elle aimait à faire passer par mes mains les généreux pourboires qu'elle donnait aux postillons ; j'avais l'air d'être le maître ; on me parlait chapeau bas. Aujourd'hui, je ne compte plus. Postillons, maîtres d'hôtels et domestiques me sa-